

## L'épidémiologie de Pline

Il semble paradoxal d'isoler, dans la *NH* une épidémiologie qu'il faut reconstituer fragmentairement. Si Pline est reconnu comme une source primordiale pour l'histoire de la médecine (livres 25, 26 et 29 notamment), sa nosologie, qui va de la médication naturelle à l'observation sémiologique souvent partielle, ne permet guère de mettre en relief l'épidémie. Il se montre beaucoup plus sensible aux maladies aiguës de son temps, selon leur indice de gravité: qu'on se reporte au catalogue de 25, 23, dominé par les coliques néphrétiques, les cephalées violentes, les troubles gastro-entérologiques.

A travers les témoignages fragmentaires de la *NH* d'où émergent quelques grands textes, nous tenterons de cerner à grands traits l'épidémiologie de Pline. Nous chercherons à mettre en lumière l'apport de l'épidémiologie hippocratique, adaptée sélectivement au milieu romain par les écrivains scientifiques, surtout sensibilisés à l'hygiène publique, Varron, Lucrece, Virgile, Vitruve, Columelle; cette orientation «hygiéniste» nous amènera aussi à chercher chez Pline l'héritage sanitaire de l'annalistique romaine.

Un certain nombre d'allusions rapides relèvent de la culture encyclopédique, plus que de la curiosité nettement scientifique. Elles rejoignent l'histoire discontinue de la médecine. Ainsi par exemple, dans une série d'éloges d'Hippocrate, le passage de 7, 123. Le maître de Cos a prédit *uenientem ab Illyriis pestilentiam*; il a envoyé ses disciples, à l'avance, dans les villes d'entour. Le texte rappelle l'étiologie générale, qui implique le déplacement d'un foyer infectieux, issu non d'Égypte, mais du Bassin Danubien. On fera la relation avec l'épizootie du Norique, dans les *Géor-giques* 3.

Nul doute que Pline, qui dénonce les aberrations de la magie et de la superstition, notamment dans le livre 28, n'adhère à l'idée de prévision rationnelle et de prévoyance publique qu'on trouve dans le *De diuinatione* (2, 16):  
*...morbum ingrauescentem ratione prouidere.*

Même valeur anecdotique de 7, 149, qui note une épidémie urbaine parmi les épreuves du principat d'Auguste. Le rapprochement avec Dion Cassius (54, 1) prouve qu'il s'agit de l'épidémie de 22, consignée dans les *Annales*. Pline n'a été témoin d'aucune épidémie grave, sinon celle de 65, mentionnée par Tacite (*Annales* 16, 13). Il ne l'a pas consignée dans la *NH*, non plus, et pour cause, que l'épidémie de 79, attribuée par Dion Cassius (66, 29) aux cendres malsaines de l'éruption volcanique. On aura toutefois l'occasion de revenir sur la mention tacitéenne, et sur sa formulation, typiquement annalistique: elle rappelle les cadres des archives de santé publique dépouillées par Tite-Live, que Pline a démarqués au moins une fois, —on le verra. Chez Tacite, l'observation sociologique (*Ann.* 16, 13, 4) rejoint les schémas sanitaires de l'annalistique: *seruitia perinde et ingenua plebes raptim extingui inter coniugum et liberorum lamenta.*

Autre indication qui relève de la curiosité géographique: l'absence d'épidémie à Locres et à Crotonne (2, 211); cette mention s'insère dans le cadre d'une étiologie plus vaste, héritée d'Hippocrate et du traité *Des airs, des eaux, des lieux*. On trouve l'idée d'une prédisposition, d'un «coefficient de risques» attaché aux sites, prédisposés ou protégés. Vitruve, après le *De diuinatione* cicéronien, a intégré à l'hygiène publique ces données hippocratiques. Pline ne s'explique pas nettement des deux exemples: il va sans doute de soi, pour lui, que Crotonne et Locres —la Locres Epizéphyrienne de Grande Grèce— doivent leur immunité au climat et à l'orientation. Il y a chez Pline une théorie des vents, qui pour être moins élaborée et moins axée sur la «salubrité» que celle de Vitruve, n'en est pas moins explicite, et repose sur l'opposition de l'utilité ou de la nocivité, dans les divers règnes de la vie (voir le livre 2).

Dans une épidémiologie sporadique, dominée par les indications de pharmacopée empirique, il convient de met-

tre l'accent sur deux textes majeurs —avec leurs annexes: le livre 7, 51, 169-170; le livre 31, 29, regroupant les considérations hygiéniques essentielles à l'hydrologie terrestre.

Le texte de 7, 51, est dominé par le souci d'expliquer «les lois naturelles» du *morbus*. Pline situe sa «digression» dans un cadre de nosologie générale: il ne s'agit pas des maladies les plus aiguës (livre 25, 23), mais des fièvres et infections récurrentes, essentielles chez Celse, *De Med.* 2 et 3. Notons l'expression: *certis pestifer calor remeat horis... neque horis modo, sed et diebus noctibusque trinis quadrinisue*.

Il est très difficile de distinguer dans ce texte, ce qui est l'ambiguïté générale, fièvres infectieuses et «épidémies» au sens strict: la notion explicite de *pestilentia* n'apparaît que plus bas: *Qua in re observatum... pestilentiam semper ire...* Auparavant, Pline dit *morbi*. Mais comme dans la phrase immédiatement précédente, centrée sur les indices de risque, il a employé le mot *pestilentia*, on peut conclure à l'assimilation. On invoque à juste titre pour ce texte Hippocrate, *Aphor.* 3, 1 ss., pour la sensibilité relative, selon les tranches d'âge et le milieu social. Or les coordonnées climatiques et saisonnières d'une part, démographiques (sinon sociologiques) d'autre part, se trouvent dans une tradition romaine, qui va des «archives de santé publique» de l'annalistique, collationnées par Tite-Live, au *De medicina* de Celse. Je rappellerai mon essai de synthèse (*Latomus* 39, 1980, 1) pour l'annalistique. Pour Celse, on peut citer comme illustration des méthodes de constatation issues de l'hippocratisme le très suggestif début du livre 2, prologue et chapitre 1.

Comme Celse représente une source confessée du livre 7, relevons dans ce texte (prol. 2) les coefficients de risque, qui s'appliquent aux «fièvres continues, ardentes ou tierces» et aux fièvres quartes (expressions révélatrices: *maxime tuta uel periculis opportuna... frequentius*). Les «paramètres» sont «époque de l'année, température, période de la vie et constitution».

Chez Pline aussi, la grande question est la prédisposition, la fréquence nosologique. Les critères s'ordonnent du négatif au positif, de l'immunité relative à la sensi-

bilité: *numquam bruma, numquam hibernis mensibus* (saison); *post sexagesimum uitae spatium non accedere, alios pubertate deponi...* (tranches d'âge pour les rémissions); notons l'adjonction *feminis praecipue*, qui procède des observations hippocratiques, et qu'on trouve chez Celse 2, 1: *ideoque praecipue in mulieribus* (la constante, *praecipue*, a été négligée par les anciens traducteurs).

Sénèque a, avant Pline, noté ces immunités naturelles constatées par la tradition médicale, mais remises en cause par la civilisation (lettre 95, 20, qui attribue à Hippocrate l'observation selon laquelle la femme est préservée de la «podagra»).

Si Celse a négligé, par orthodoxie hippocratique, le facteur sociologique, il n'en va pas de même de Pline. Il distingue la «maladie universelle» (Galien, 17 K, 1, 8 ss., exploitant les *Epidemiai*): *in uniuersis gentibus ingruunt morbi...*, et les affections circonscrites aux diverses couches: *...seruitia... procerum ordini...*; *alios per gradus* implique la *plebecula*. La distinction est secondaire chez Hippocrate. Pour Pline, elle est fondamentale. A preuve la confirmation de *NH*, 26, 3, 4, sur l'étonnant déterminisme sélectif de la maladie épidémique (les *uitia*). Ce texte intègre déterminisme géographique, données démographiques et sociologiques: *gigni repente uitia terrarum in parte certa / membrisque hominum certis* (spécificité anatomique qui domine *NH* 26, 2 ss.) *...uel aetatibus aut etiam fortunis, tanquam malo eligente, haec in pueris grassari* (contamination), *illa in adultis, haec proceres sentire, illa pauperes*.

Or un troisième texte montrera qu'il s'agit d'un cadre permanent de l'enquête nosologique: 17, 219, d'autant plus révélateur qu'il s'agit d'une digression analogique à propos des épidémies arboricoles: *aliquando et pestilentia per genera (=generatim), sicut inter homines nunc seruitia, nunc plebes urbana uel rustica*. On aura reconnu la sociologie rudimentaire de la maladie issue de l'annalistique, attestée par Tite-Live et Denys. Or Tite-Live est une source avouée du livre 7, et les études sur Pline historien montrent sa familiarité avec l'annalistique.

La fin du passage souligne les «lois» naturelles du cheminement épidémique: *a meridianis partibus ad occasum*

*solis pestilentiam semper ire nec umquam aliter fere* (observation statistique, ou de fréquence, prudemment formulée); donnée annexe, la rareté de l'épidémie hivernale, qui est un élément important de la *katastasis* hippocratique (complexe nosologique de lieu et de saison), et que Celse (*Med.* 2, 1) assume avec un empirisme prudent.

Compte tenu de la confusion entre la *pestilentia*, mal isolée du point de vue sémiologique, et les *noui morbi* contagieux, il convient: 1) de distinguer ces textes épidémiologiques de la nosologie courante des maladies aiguës ou chroniques; 2) de mettre ces passages en relation avec le catalogue des *noui morbi* du livre 26, 1 ss. Dans les deux cas, on trouvera une synthèse opérée dans les données antinomiques de l'«étiologie»: mécanisme universel de contamination, ou infection initiale diffusée par contagion.

Les «maladies nouvelles» du livre 26, 1 ss., dont le catalogue annonce une esquisse d'«archéologie» médicale précédant celle du livre 29, sont le *lichen-mentagra*, mal identifié, le «charbon», la lèpre (*elephantiasis*) et le *colus* (ou colite). Pline établit la carte de leur diffusion: l'Italie et l'Europe, et surtout Rome et sa région (1, 1). Elles ont en commun, sauf le *colus*, d'être des dermatoses répugnantes et non mortelles (*ibid.*). Le *lichen* est qualifié de *lues* (maladie contagieuse épidémique) —le titre d'un des traités d'Asclépiade selon Caelius Aurélien.

Pline insiste sur la diffusion par contagion de ces affections (*uagari, inreperere*, etc.). Lecteur attentif des *Annales* (26, 4, 1), Pline a cerné les dates de manifestation, ou les *termini ante quos* (3, 3; 4, 5; 5, 7), avec l'idée sous-jacente que la dégradation de la santé ancestrale sanctionne la dégradation du genre de vie. On sait par ailleurs que Pline établit une corrélation, comme Sénèque, entre *luxuria* et dégradation sanitaire (voir la remarque de 6, 9). Le *lichen* (3, 3) met en évidence la «contagio» par l'usage mondain du baiser, soulignée par Martial (*Epigr.* 11, 98, 5), et, par tant, l'aire sociale de diffusion: *nec sensere id malum feminae aut seruitia plebesque humilis aut media, sed proceres*. Notons une fois de plus les coordonnées sociologiques.

En illustrant l'intégration à l'épidémiologie de trois

dermatoses contagieuses. Pline fait avancer le débat sur la contagion, qui a inspiré une belle synthèse à J. Pigeaud<sup>1</sup>. Il souligne, après Lucrèce, 6, la notion de foyer endémique originel (l'Égypte *genetrix talium uitiorum*, dans 3, 4 et 5, 8 —la Narbonnaise dans 4, 5). Ce début du livre 26 illustre la loi géographique de 7, 170: *a meridianis partibus ad occasum solis*. On pourrait démontrer que cette loi est tributaire de la théorie des vents et des miasmes atmosphériques, illustrée par Hippocrate, Thucydide et Lucrèce<sup>2</sup>, et systématisée par Vitruve pour les vents du Midi (*Arch.*, 1, 6, pass. et 5, 3, 108-109).

Le texte de 31, 29, est étroitement solidaire d'une hydrologie «classique» appliquée à la santé. Certes Pline n'est pas aussi explicite que Vitruve, dont le livre 8, après les considérations générales de 1, 4, 18-19 (réduisant aux données de salubrité, du lieu et des eaux, les normes des «auspices» de fondation), révèle l'assimilation des préceptes hippocratiques sur la salubrité naturelle des eaux, liée à la géomorphologie (8, 1, 185-186); l'architecte-ingénieur a ajouté à l'insalubrité naturelle l'idée moderne de pollution artificielle, notamment du saturnisme lié à la formation de la céruse, ou carbonate basique de plomb (*Arch.* 8, 3, 200). Sur ce problème général, on consultera avec profit l'article de R. Robert<sup>3</sup>.

Pline, dans l'hydrologie du livre 31, a évidemment présent à l'esprit Vitruve, bien qu'il ne le cite pas parmi ses sources. Ce contact lointain expliquerait la relative imprécision de Pline. En effet, il se montre sensible, comme les techniciens de l'adduction d'eau, au problème de la potabilité et des impuretés, autant qu'aux vertus médicamenteuses (chap. 3-4). Pour les impuretés qui compromettent la potabilité, le point de vue est nettement médical. Pline introduit le développement du chap. 21 par la phrase *Quaeritur inter medicos cuius generis aquae sint utilissimae*. Débat qui remonte à Hippocrate pour les eaux paludéennes (*Des eaux*, 7) et à Aristote pour l'eau de glace et de neige (*Problem.*): les *medici*, dans le même contexte (34),

1 *La maladie de l'âme*, pp. 211-13.

2 J. M. André, *La notion de «pestilentia»...*, pp. 14-15.

3 'Chronische Bleivergiftung im klassischen Altertum', *Rostock* (1906).

sont à l'époque contemporaine divisés sur l'eau de neige et de glace, prisée par d'aucuns: ...*e contrario ex gelu ac niuibus insaluberrimos potus*. Pline est très sensible au *pestilentissimus potus* —l'eau à risque épidémique. Hippocrate, *De aer.* 8, est présent dans la mémoire de Pline. Les impuretés naturelles, liées à l'origine, sont le *limus* et le *caenum* (31, 36), aussi dangereux que les germes pathogènes de «l'eau de neige et de glace». Il met l'accent sur l'ébullition qui permet la stérilisation (40: remède à la *uitiosa aqua*, invention de Néron).

Il apparaît donc que le naturaliste assume une tradition hygiéniste centrée sur l'obsession de l'épidémie, même si pour les infections égyptiennes du livre 26 il ne retient pas le facteur hydrologique. Tout est plus flou que chez Vitruve. Par exemple, un savant qui connaît bien les propriétés de la céruse (34, 175 ss.; 35, 37 ss.), qui la déclare *letalis potu* dans 34, 176, se montre évasif sur le saturnisme lié aux conduites de plomb. Il se borne à préférer (31, 57) les tuyaux en poterie —comme Vitruve 8, 6, 10—, mais sans rappeler la nocivité du plomb. Ailleurs (16, 224) on voit qu'il s'est intéressé aux recherches sur les canalisations de bois imputrescible.

Liée à une sémiologie peu précise de la «pestilentia», la thérapeutique se révélera prudente, et limitée. Les plantes médicales permettent surtout d'obtenir des effets «salutaires» qui restent vagues: ainsi le rizôme tubéreux de l'aros, dans l'alimentation (24, 148), ou la *myrris* (24, 154). La panacée de l'antiquité, le «laser» distillé par le *silphium* (20, 101 ss.), se révèle remarquablement utile *contra aquas malas pestilentes tractus uel dies* — nouvelle preuve que l'épidémie est souvent véhiculée par l'eau.

Tous les textes produits permettent de formuler rapidement quelques conclusions:

1°) Pline assume l'épidémiologie traditionnelle issue de l'école hippocratique et perfectionnée par les écrivains techniques de Rome, Varron (*R.r.*, 1, 12), Vitruve (1, 4 et 8, 6, etc.), Columelle (*R.r.*, 1, 5), etc. Il semble avoir intégré les mécanismes dégagés par Lucrèce pour la peste d'Athènes et Virgile pour l'épizootie du Norique, notam-

ment le rôle de l'air comme vecteur universel des miasmes, et les effets pestilentiels de certaines eaux.

2°) Pline assume également, en historien, les archives de santé publique contenues dans l'annalistique: on a noté le souci d'inscrire le bilan sanitaire dans les cadres sociologiques (classe libre et milieu servile, classe moyenne et haute société, milieu urbain et milieu rural). Le rapprochement avec Tite-Live, *Hist. rom.*, montrerait que le naturaliste perfectionne l'opposition *urbs/agri* de Tite-Live, et ajoute une curiosité sociale qui n'était pas absente de certains écrits hippocratiques.

3°) Pline considère comme acquis les phénomènes de contagion, qu'il mentionne dans 23, 53 et 26, 1 ss., qu'on peut éviter par le feu purificateur (36, 202), voire par les *uina ficticia* (23, 53). Mais il est très en retrait par rapport aux hypothèses microbiologiques audacieuses, comme celle de Varron (*R.r.*, 1, 12), dont Kl. Sallmann a naguère souligné le caractère révolutionnaire<sup>4</sup>. Même le rôle des insectes porteurs de virus, comme les moustiques des marais, ne l'a pas aussi nettement frappé que Vitruve ou Columelle. Tout au plus évoque-t-il, dans *NH*, 10, 75, une épidémie d'Elide véhiculée par la *muscarum multitudo*.

Force est de supposer que, faute de graves épidémies, l'époque orientait davantage la curiosité du naturaliste vers la nosologie générale.

JEAN-MARIE ANDRÉ  
Université Dijon

4 'M. Varro quid ad medicinam contulerit'.